

aux conceptions, datant des premiers stades de sa maladie, que Schreber a ensuite éliminées de son délire, les jugeant incompatibles avec l'ensemble de celui-ci. Dans son pourvoi en appel de juillet 1901, le malade met en avant, comme étant une de ses grandes révélations, « que la volupté est ainsi en un étroit rapport avec la béatitude des âmes des défunts, rapport jusqu'alors demeuré invisible aux autres hommes (1) ».

Nous apprendrons plus loin que ce « rapport étroit » est la pierre angulaire sur laquelle le malade édifie un espoir de réconciliation finale avec Dieu et de cessation de ses maux. Les rayons de Dieu perdent leur tendance hostile dès qu'ils sont sûrs de se fondre en une volupté d'âme dans le corps de Schreber (p. 133); Dieu lui-même exige de trouver de la volupté chez Schreber (p. 283), et il menace de retirer ses rayons si celui-ci néglige les soins de la volupté et ne peut offrir à Dieu ce qu'il demande (p. 320).

Cette surprenante sexualisation de la béatitude céleste nous suggère que le concept schrébérien de la béatitude dérive d'une condensation des deux sens principaux qu'a, en allemand, le mot « selig » : *défunct* ou *feu* et *sensuellement bienheureux* (2). Et cette sexualisation nous fournira de plus l'occasion d'étudier l'attitude de notre patient envers l'érotisme en général et envers la question de la jouissance sexuelle. Car, nous autres psychanalystes, nous avons jusqu'ici soutenu que les racines de toute maladie nerveuse ou psychique se trouvent par excellence dans la vie sexuelle; les uns l'ont dit en se basant uniquement sur l'expérience, d'autres encore en vertu de considérations théoriques.

Les échantillons que nous avons donnés jusqu'à présent du délire schrébérien nous permettent d'écarter sans plus l'idée que cette affection paranoïde pourrait justement être le « cas négatif » recherché depuis si longtemps : celui

(1) Voir plus bas quel sens plus profond pourrait avoir cette découverte de Schreber.

(2) Nous citerons comme exemples extrêmes de ces deux sens : « *Mein seliger Vater* », « Feu mon père », et l'air de *Don Juan* :

*Ja, dein zu sein auf ewig  
Wie selig werd'ich sein.*

Oui, être tienne à jamais  
Me rendra bienheureuse.

Mais le fait que la langue allemande use du même terme pour rendre deux situations aussi différentes ne saurait lui-même être dénué de signification.

où la sexualité ne jouerait qu'un rôle minime. Schreber lui-même s'exprime à maintes reprises tout comme s'il partageait nos préjugés. Il parle sans cesse, et d'une seule haleine, de « nervosité » et de manquement d'ordre érotique, tout comme si ces deux choses étaient inséparables (1).

Avant qu'il ne tombât malade, le Président Schreber avait été un homme d'une haute moralité : « Il est peu d'hommes », déclare-t-il — et je ne vois aucune raison de ne pas le croire — « qui aient été élevés dans des principes moraux aussi sévères que je l'ai été, et qui, toute leur vie, se soient imposé au degré où je puis affirmer l'avoir fait une retenue conforme à ces principes, en particulier en matière sexuelle » (p. 281).

A la suite du grave conflit psychique dont la manifestation extérieure fut la maladie, l'attitude de Schreber envers l'érotisme se modifia. Il en vint à comprendre que cultiver la volupté était pour lui un devoir dont l'accomplissement était seul apte à mettre fin au grave conflit qui avait éclaté en lui, ou — comme il pensait — à cause de lui.

La volupté — ainsi ses voix le lui assuraient — était devenue « emplie de la crainte de Dieu » (p. 285), et il regrette seulement de n'être pas en état de pouvoir se consacrer au culte de la volupté tout le long du jour (p. 285) (2).

Tel était le résultat des changements effectués en Schreber par la maladie, ainsi qu'il apparaissait dans les deux directions prises par son délire. Il avait été auparavant enclin à

(1) Ainsi s'exprime Schreber, quand il pense, d'après les histoires bibliques de Sodome et Gomorrhe, du Déluge, etc., que le monde pourrait bien être près de la catastrophe finale : « Quand la *corruption morale* (c'est-à-dire des excès voluptueux) ou bien peut-être encore la *nervosité* se sont saisies de la sorte de toute la population d'une planète... » (p. 52).

Il écrit par ailleurs : « ...semé la peur et l'épouvante parmi les hommes, détruit les fondements de la religion et causé la dissémination d'une *nervosité et d'une immoralité générales*, en conséquence desquelles des fléaux dévastateurs se sont abattus sur l'humanité » (p. 91).

Et encore : « Ainsi, par *Prince de l'Enfer*, les âmes entendaient sans doute cette force mystérieuse qui avait pu se développer dans un sens hostile à Dieu, en raison de la *dépravation morale* des hommes ou bien de la *surexcitation nerveuse due à une surcivilisation* » (p. 163).

(2) Le passage suivant fait voir comment cette idée rentrait dans l'ensemble du délire : « Cette attraction perdait néanmoins ses terreurs pour les nerfs en question, au moment et dans la mesure où, en pénétrant dans mon corps, ils rencontraient la sensation de la volupté d'âme, sensation à laquelle, de leur côté, ils prenaient part. Alors, en échange de la béatitude céleste qu'ils avaient perdue (et qui consistait sans doute en une jouissance voluptueuse analogue), ils retrouvaient dans mon corps un équivalent absolu ou du moins approchant de cette béatitude » (p. 179).